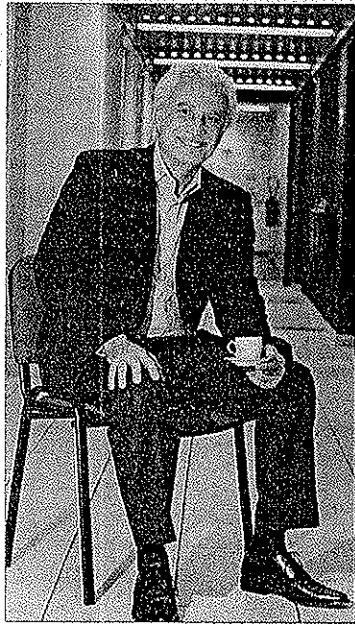


Le neurocentre Magendie à l'honneur à Paris



Le professeur Piazza, directeur du centre Magendie.

PHOTO THIERRY DAVID

PRIX WORINGER
Le neurobiologiste bordelais Pier Vincenzo Piazza est primé aujourd'hui par la Fondation pour la recherche médicale

L'homme ne manque ni de charme ni d'autorité. Mais sous l'accent séduisant du Sicilien, ne cesse jamais de percer le ton professionnel de celui qui – jeune déjà – voulait être chercheur et a réussi à le devenir. Pour cela, Pier Vincenzo Piazza a travaillé dur à l'heure où d'autres jeunes de son âge préféraient faire vrombir sous leur semelle la pédale d'une voiture de sport. Lui fait médecine, à Palerme, tout en voulant apprendre la psychiatrie. Rencontre la neurobiologie durant la troi-

sième année de ses études et s'exile à Bordeaux dans le laboratoire du neuropsychiatre Michel Le Moal. « Pour moi, avoue-t-il, c'était comme arriver en Amérique. Je trouvais pour la première fois les moyens et les hommes indispensables à une recherche de pointe. »

Bordeaux la pionnière

Il est resté à Bordeaux jusqu'à voir le site aquitain se situer désormais très haut dans la hiérarchie européenne et internationale. Lui-même, directeur du neurocentre Magendie, est promis à assumer de plus importantes responsabilités au sein du Neurocampus dont il a assuré le projet de création et d'implantation.

C'est aujourd'hui qu'il reçoit, à Paris, l'un des prix de la Fondation pour la recherche médicale, le

prix Camille-Woringer, destiné à des recherches sur les maladies du cerveau.

« Bordeaux a été la pionnière absolue dans le domaine de la neurobiologie des addictions, rappelle Pier Vincenzo Piazza. C'est la communauté bordelaise, avec plusieurs modèles, qui a permis de démontrer que la toxicomanie existait chez l'animal et qui a fourni aux scientifiques des modèles d'études. Nous avons découvert que les bases biologiques de la toxicomanie ne sont pas du tout les mêmes que celles de la prise contrôlée de drogue. Et nous espérons maintenant, ainsi que la communauté scientifique internationale, que ces nouveaux modèles permettront de développer de vraies thérapies de la toxicomanie. »

C'est en 2010 que le chercheur parvient à mettre en évidence une

modification du cerveau associée spécifiquement à la toxicomanie.

« Depuis vingt ans, j'essaie de comprendre pourquoi on devient toxicomane. Avant, c'était une faille morale plus qu'une maladie. Au cours des années 1990, nous avons montré que ce n'était pas le cas. »

Désormais, les chercheurs savent que la transition de la consommation récréative vers la vraie toxicomanie vient d'une perte de plasticité des synapses, ces régions d'interactions entre deux cellules nerveuses qui constituent une aire de jonction par laquelle le message chimique passe d'un neurone à l'autre. Chez le toxicomane, le déficit de plasticité l'entraîne dans un comportement de plus en plus rigide. D'où l'idée de trouver une thérapie chez ceux qui ne basculent pas.

Hélène Rouquette-Valeins